

I

Je m'éveillai, c'était la maison natale,
L'écume s'abattait sur le rocher,
Pas un oiseau, le vent seul à ouvrir et fermer la vague,
L'odeur de l'horizon de toutes parts,
Cendre, comme si les collines cachaient un feu
Qui ailleurs consumait un univers.
Je passai dans la véranda, la table était mise,
L'eau frappait les pieds de la table, le buffet.
Il fallait qu'elle entrât pourtant, la sans-visage
Que je savais qui secouait la porte
Du couloir, du côté de l'escalier sombre, mais en vain,
Si haute était déjà l'eau dans la salle.
Je tournais la poignée, qui résistait,
J'entendais presque les rumeurs de l'autre rive,
Ces rires des enfants dans l'herbe haute,
Ces jeux des autres, à jamais les autres, dans leur joie.

II

Je m'éveillai, c'était la maison natale.
Il pleuvait doucement dans toutes les salles,
J'allais d'une à une autre, regardant
L'eau qui étincelait sur les miroirs
Amoncelés partout, certains brisés ou même
Poussés entre des meubles et les murs.
C'était de ces reflets que, parfois, un visage
Se dégageait, riant, d'une douceur
De plus et autrement que ce qu'est le monde.
Et je touchais, hésitant, dans l'image
Les mèches désordonnées de la déesse,
Je découvrais sous le voile de l'eau

Son front triste et distrait de petite fille.
Étonnement entre être et ne pas être,
Main qui hésite à toucher la buée,
Puis j'écoutais le rire s'éloigner
Dans les couloirs de la maison déserte.
Ici rien qu'à jamais le bien du rêve,
La main tendue qui ne traverse pas
L'eau rapide, où s'efface le souvenir.

III

Je m'éveillai, c'était la maison natale,
Il faisait nuit, des arbres se pressaient
De toutes parts autour de notre porte,
J'étais seul sur le seuil dans le vent froid,
Mais non, nullement seul, car deux grands êtres
Se parlaient au-dessus de moi, à travers moi.
L'un, derrière, une vieille femme, courbe, mauvaise,
L'autre debout dehors comme une lampe,
Belle, tenant la coupe qu'on lui offrait,
Buvant avidement de toute sa soif.
Ai-je voulu me moquer, certes non,
Plutôt ai-je poussé un cri d'amour
Mais avec la bizarrerie du désespoir,
Et le poison fut partout dans mes membres,
Cérès moquée brisa qui l'avait aimée.
Ainsi parle aujourd'hui la vie murée dans la vie.

IV

Une autre fois.
Il faisait nuit encore. De l'eau glissait

Silencieusement sur le sol noir,
Et je savais que je n'aurais pour tâche
Que de me souvenir, et je riais,
Je me penchais, je prenais dans la boue
Une brassée de branches et de feuilles,
J'en soulevais la masse, qui ruisselait
Dans mes bras resserrés contre mon cœur,
Que faire de ce bois où de tant d'absence
Montait pourtant le bruit de la couleur,
Peu importe, j'allais en hâte, à la recherche
D'au moins quelque hangar, sous cette charge
De branches qui avaient de toute part
Des angles, des élancements, des pointes, des cris.

Et des voix, qui jetaient des ombres sur la route,
Ou m'appelaient, et je me retournais,
Le cœur précipité, sur la route vide.

V

Or, dans le même rêve
Je suis couché au plus creux d'une barque,
Le front, les yeux contre **ses planches courbes**
Où j'écoute cogner le bas du fleuve
Et tout d'un coup cette proue se soulève,
J'imagine que là, déjà, c'est l'estuaire,
Mais je garde mes yeux contre le bois
Qui a odeur de goudron et de colle.
Trop vastes les images, trop lumineuses,
Que j'ai accumulées dans mon sommeil.
Pourquoi revoir, dehors,
Les choses dont les mots me parlent, mais sans convaincre,

Je désire plus haute ou moins sombre rive.

Et pourtant je renonce à ce sol qui bouge
Sous le corps qui se cherche, je me lève,
Je vais dans la maison de pièce en pièce,
Il y en a maintenant d'innombrables,
J'entends crier des voix derrière des portes,
Je suis saisi par ces douleurs qui cognent
Aux chambranles qui se délabrent, je me hâte,
Trop lourde m'est la nuit qui dure, j'entre effrayé
Dans une salle encombrée de pupitres,
Vois, me dit-on, ce fut la salle de classe,
Vois sur les murs tes premières images,
Vois, c'est l'arbre, vois, là, c'est le chien qui jappe,
Et cette carte de géographie, sur la paroi
Jaune, ce décolorement des noms et des formes,
Ce déssaisissement des montagnes, des fleuves,
Par la blancheur qui transit le langage,
Vois, ce fut ton seul livre. L'Isis du plâtre
Du mur de cette salle, qui s'écaille,
N'a jamais eu, elle, n'aura rien d'autre
A entrouvrir pour toi, refermer sur toi.

VI

Je m'éveillai, mais c'était en voyage,
Le train avait roulé toute la nuit,
Il allait maintenant vers de grands nuages
Debout là-bas, serrés, aube que déchirait
A des instants le lacet de la foudre.
Je regardais l'avènement du monde
Dans les buissons du remblai ; et soudain
Cet autre feu, en contrebas d'un champ

De pierres et de vignes. Le vent, la pluie
Rabattaient sa fumée contre le sol,
Mais une flamme rouge s'y redressait,
Prenant à pleine mains le bas du ciel.
Depuis quand brûlais-tu, feu des vigneron?
Qui t'avait voulu là et pour qui sur terre?

Après quoi il fit jour; et le soleil
Jeta de toutes parts ses milliers de flèches
Dans le compartiment où des dormeurs
La tête dodelinait encore, sur la dentelle
Des coussins de lainage bleu. Je ne dormais pas,
J'avais trop l'âge encore de l'espérance,
Je dédiais mes mots aux montagnes basses,
Que je voyais venir à travers les vitres.

VII

Je me souviens, c'était un matin, l'été,
La fenêtre était entrouverte, je m'approchais,
J'apercevais mon père au fond du jardin.
Il était immobile, il regardait
Où, quoi, je ne savais, au-dehors de tout,
Voûté comme il était déjà mais redressant
Son regard vers l'inaccompli ou l'impossible.
Il avait déposé la pioche, la bêche,
L'air était frais ce matin-là du monde,
Mais impénétrable est la fraîcheur même, et cruel
Le souvenir des matins de l'enfance.
Qui était-il, qui avait-il été dans la lumière,
Je ne le savais pas, je ne sais encore.

Mais je le vois aussi, sur le boulevard,

Avançant lentement, tant de fatigue
Alourdissant ses gestes d'autrefois,
Il repartait au travail, quant à moi
J'errais avec quelques-uns de ma classe
Au début de l'après-midi sans durée encore.
A ce passage-là, aperçu de loin,
Soient dédiés les mots qui ne savent dire.

(Dans la salle à manger
De l'après-midi d'un dimanche, c'est en été,
Les volets sont fermés contre la chaleur,
La table débarrassée, il a proposé
Les cartes puisqu'il n'est pas d'autres images
Dans la maison natale pour recevoir
La demande du rêve, mais il sort
Et aussitôt l'enfant maladroit prend les cartes,
Il substitue à celles de l'autre jeu
Toutes les cartes gagnantes, puis il attend
Avec fièvre, que la partie reprenne, et que celui
Qui perdait gagne, et si glorieusement
Qu'il y voie comme un signe, et de quoi nourrir
Il ne sait, lui l'enfant, quelle espérance.
Après quoi deux voies se séparent, et l'une d'elles
Se perd, et presque tout de suite, et ce sera
Tout de même l'oubli, l'oubli avide.

J'aurai barré
Cent fois ces mots partout, en vers, en prose,
Mais je ne puis
Faire qu'ils ne remontent dans ma parole.)

VIII

J'ouvre les yeux, c'est bien la maison natale,
Et même celle qui fut et rien de plus
La même petite salle à manger dont la fenêtre
Donne sur un pêcher qui ne grandit pas.
Un homme et une femme se sont assis
Devant cette croisée, l'un face à l'autre,
Ils se parlent, pour une fois. L'enfant
Du fond de ce jardin les voit, les regarde,
Il sait que l'on peut naître de ces mots.
Derrière les parents la salle est sombre.
L'homme vient de rentrer du travail. La fatigue
Qui a été le seul nimbe des gestes
Qu'il fût donné à son fils d'entrevoir
Le détache déjà de cette rive.

IX

Et alors un jour vint
Où j'entendis ce vers extraordinaire de Keats,
L'évocation de Ruth « when sick for home,
She stood in tears amid the alien corn ».

Or, de ces mots
Je n'avais pas à pénétrer le sens
Car il était en moi depuis l'enfance,
Je n'ai eu qu'à le reconnaître, et à l'aimer
Quand il est revenu du fond de ma vie.

Qu'avais-je eu, en effet, à recueillir
De l'évasive présence maternelle
Sinon le sentiment de l'exil et les larmes
Qui troublaient ce regard cherchant à voir

Dans les choses d'ici le lieu perdu?

X

La vie, alors ; et ce fut à nouveau
Une maison natale. Autour de nous
Le grenier d'au-dessus l'église défaite,
Le jeu d'ombres léger des nuées de l'aube,
Et en nous cette odeur de la paille sèche
Restée à nous attendre, nous semblait-il,
Depuis le dernier sac monté, de blé ou seigle,
Dans l'autrefois sans fin de la lumière
Des étés tamisés par les tuiles chaudes.
Je pressentais que le jour allait poindre,
Je m'éveillais, et je me tourne encore
Vers celle qui rêva à côté de moi
Dans la maison perdue. A son silence
Soient dédiés, au soir,
Les mots qui semblent ne parler que d'autre chose.

(Je m'éveillais,
J'aimais ces jours que nous avions, jours préservés
Comme va lentement un fleuve, bien que déjà
Pris dans le bruit des voûtes de la mer.
Ils avançaient, avec la majesté des choses simples,
Les grandes voiles de ce qui est voulaient bien prendre
L'humaine vie précaire sur le navire
Qu'étendait la montagne autour de nous.
O souvenir,
Elles couvraient des claquements de leur silence
Le bruit, d'eau sur les pierres, de nos voix,
Et en avant ce serait bien la mort,
Mais de cette couleur laiteuse du bout des plages

Le soir, quand les enfants
Ont pied, loin, et rient dans l'eau calme, et jouent encore.)

XI

Et je repars ,et c'est sur un chemin
Qui monte et tourne , bruyère , dunes
Au-dessus d'un bruit encore invisible , avec parfois
Le bien furtif du chardon bleu des sables .
Ici le temps se creuse , c'est déjà
L'eau éternelle à bouger dans l'écume .
Je suis bientôt à deux pas du rivage .

Et je vois qu'un navire attend au large
Noir , tel un candélabre à nombre des branches
Qu'enveloppent des flammes et des fumées .
Qu'allons-nous faire ? crie-t-on de toutes parts ,
Ne faut-il pas aider ceux qui là-bas
Nous demandent rivage? oui, clame l'ombre,
Et je vois des nageurs qui, dans la nuit,
Se portent vers le navire. soutenant
D'une main au- dessus de l'eau agitée
Des lampes, aux longues banderoles de couleur.
La beauté même, en son lieu de naissance,
Quand elle n'est encore que vérité.

XII

Beauté et vérité , mais ces hautes vagues
Sur ces cris qui s'obstinent . Comment garder
Audible l'espérance dans le tumulte ,
Comment faire pour que vieillir , ce soit renaître ,

Pour que la maison s'ouvre , de l'intérieur ,
Pour que ce ne soit pas que la mort qui pousse
Dehors celui qui demandait un lieu natal .

Je comprends maintenant que ce fût Cérès
Qui me parut, de nuit, chercher refuge
Quand on frappait à la porte, et dehors,
C'était d'un coup sa beauté, sa lumière
Et son désir aussi, son besoin de boire
Avidement au bol de l'espérance
Parce qu'était perdu mais retrouvable
Peut-être, cet enfant qu'elle n'avait su,
Elle pourtant divine et riche de soi,
Soulever dans la flamme des jeunes blés
Pour qu'il ait rire, dans l'évidence qui fait vivre,
Avant la convoitise du dieu des morts.
Et pitié pour Cérès et non moquerie,
Rendez-vous à des carrefours dans la nuit profonde ,
Cris d'appels au travers des mots , même sans réponse ,
Parole même obscure mais qui puisse
Aimer enfin Cérès qui cherche et souffre .

NB : Éléments culturels :

La figure de Cérès (Déméter) est récurrente dans l'œuvre d'Yves Bonnefoy. C'est la déesse de l'agriculture et des moissons, une divinité maternelle. Selon certaines légendes lorsqu'elle apprend l'enlèvement de sa fille Proserpine, elle l'aurait cherchée pendant 9 nuits et 9 jours. Bonnefoy s'inspire du mythe mais aussi d'un tableau d'Elsheimer peint vers 1600 «Dérision de Cérès » que voici :



Ce tableau représente Cérès buvant à une cruche sous le regard moqueur d'un enfant. Le peintre reprend un épisode raconté par Ovide : lorsque

Cérès cherchait sa fille, elle se serait arrêtée devant une maison, aurait demandé à boire, mais un enfant, la Dérision, se moque de cette soif très humaine et la déesse le change en lézard.

Le poème III ci-dessus fait particulièrement référence à cette œuvre picturale : le poète semble se mettre à la place de l'enfant mais ici la dérision devient de l'amour.

Références dans les poèmes ci-dessus :

Dans le poème I, l'expression « la sans visage » peut y faire référence. Au poème II, on trouve le vers « Les mèches désordonnées de la déesse, » et au poème III « L'autre debout dehors comme une lampe, / Belle, tenant la coupe qu'on lui offrait, ». Ensuite, on la retrouve en filigrane dans le poème IX, liée à la figure de Ruth et au poème X à travers le lexique de la végétation nourricière. Elle est nommée au poème XII. Cette fin éclaire l'ensemble de la section.

Cérès peut être vue comme un double de l'enfant, une figure de l'espérance, de l'amour. Elle symbolise la quête sans fin d'un bonheur perdu mais pas disparu définitivement, vecteur d'un espoir. Elle peut aussi être vue comme une allégorie de la poésie, du poète : elle « cherche et souffre » lance « des cris d'appels au travers des mots » ce qui la rapproche de l'humanité dans son ensemble et du poète en particulier.